

4 AOUT 1940

Chère Madame, Cher Monsieur,

*jusqu'à présent de remplir*  
 empêché ce que je considère comme un pieux devoir de camarade et de Prêtre, e  
 vous écrivant ces quelques souvenirs concernant votre MICHEL.....  
 Les lire adoucira peut-être votre douleur, et, en tous ca  
 cas, vous montrera que votre fils sut faire tous les jours et courageusement  
 son devoir de soldat et de chrétien.

C'est au mois de mars dernier que je fis la connaissance  
 de Michel. Il me fut adjoint alors comme caporal. Avec sa grande taille, son  
 franc sourire, son savoir faire et sa belle intelligence, il me plut tout de  
 suite, comme il fut sympathique à tous ses camarades. Unaniment, nous l'appel  
 lions par son prénom. Jusqu'au mois de mai, dans la vie tout à fait calme  
 de nos cantonnements, à travers la Moselle et l'Aube, c'est sous cet aspect  
 de bon camarade que j'ai pu l'apprécier. J'ajoute tout de suite qu'il était  
 fidèle à l'assistance de la messe dominicale; c'est même lui qui me servit  
 une de mes dernières messes au front.

Le 14 Mai, des camions nous enlèvent de l'Aube jusqu'au  
 Ardennes. Dès le 16, nous tenons l'ennemi en face de nous, de l'autre côté de  
 l'Aisne. Avec courage, Michel prend ses heures de garde le jour et la nuit;  
 il est même prêt à remplacer les camarades fatigués. Le 18, dans l'après midi  
 au cours d'une attaque, il était près de moi. JE le vois encore très calme, son  
 souriant même; encourageant les autres tandis que la mitraille crépite, et  
 que les obus pleuvent.... Et pourtant, ce jour là, il y eut des blessés et  
 des morts. Après cette journée chaude, nous reprenons la vie relativement  
 calme des tranchées. Nos nuits sont employées à des patrouilles en avant des  
 lignes. Poujours égal à lui même, Michel est là.

Il est là encore, à l'aube terrible du 9 Juin où un  
 bombardement intense de l'artillerie ennemie, pilonne nos positions pendant  
 près d'une heure. Nous défendons alors l'accès au canal de l'Aisne, à côté  
 d'ATTIGNIES (Ardennes). A la faveur d'un épais brouillard artificiel, l'ennemi  
 réussit à passer le canal et à s'infiltrer chez nous. Avec un lieutenant, d'a  
 d'autres hommes, Michel part en patrouille à la rencontre des premiers élé-  
 ments qui ont passé. J'étais encore à côté de lui. Pendant plus de deux heures  
 nous tenons tête à quelques armes automatiques, mais le renfort demandé n'ar-  
 rive pas... et nous nous apercevons que l'ennemi commence à nous encercler.  
 Ordre de repli est donné. Avec quelques camarades, nous protégeons l'arrière  
 de la colonne qui se replie vers STE VAUBOURG (Ardennes). Un moment, nous nous  
 arrêtons près d'une ligne d'arbres pour souffler un peu et surtout pour nous  
 protéger des obus et des balles. A ce moment, un obus tombe à quelque vingt  
 mètres de nous. J'entends crier: "Michel est blessé". Quand l'obus touche le  
 sol, Michel était debout; plusieurs éclats l'atteignirent à la poitrine.  
 Il put dire alors: "je suis touché" et se coucha sur le sol. Il étouffait.  
 On lui coupa la jugulaire du casque. Aussitôt un flot de sang jaillit de sa  
 bouche. Je m'agenouillai près de lui, Je lui demandai s'il voulait l'absoluti<sup>on</sup>

Il essaya de répondre; mais par son regard, je compris davantage qu'il acceptait de grand cœur. Tandis qu'avec peine, à travers mes larmes, je prononçais à haute voix la formule, je le vis faire un beau signe de croix. Ensuite, il essaya de parler encore; je compris qu'il voulait qu'on lui prit les papiers. Ce que je fis. - Dans l'ultime poignée de mains que j'échangeai avec MICHEL, j'ai essayé de faire passer toute la tendresse dont vous m'avez, chère Madame, cher Monsieur, vous eussiez entouré ses derniers moments. Je vous ai nommé tandis qu'il agonisait, j'ai nommé sa femme, ses enfants. Le sang qui coulait toujours l'empêchait de parler, mais ses yeux me disaient qu'il pensait à tous ses chers absents. Nous n'avions pas de civière. Le temps nous manquait. Il fallait battre très rapidement en retraite. Aussi à notre grande douleur, avons nous été obligés de laisser sur place le corps de notre camarade.

Mort de soldat, mort de chrétien. Cette pensée adoucira un peu, je l'espère, la douleur de vos cœurs de chrétiens. Cette mort, dans le sacrifice, vous vaudra à vous, chère Madame, cher Monsieur, et à ceux qu'il laisse sans appui, la force de traverser la cruelle épreuve que le bon Dieu vous envoie. J'ai célébré la messe pour lui. Depuis, à chacune de mes messes, je le nomme. Je considère ce souvenir comme un devoir. Mais, au souvenir du cher mort, j'unis le votre dans mes prières afin que le bon Dieu vous console et vous aide.

Je vous ai parlé de papiers que j'ai pris sur Michel. Ces papiers consistaient en quelques lettres qu'il avait du recevoir les jours derniers; il y avait aussi une petite brochure sur la paix, son livret militaire, un portefeuille complètement vide et divers autres papiers sans importance. Malheureusement, j'ai été obligé d'abandonner ces papiers avec toutes mes affaires personnelles au cours de la rude retraite qui suivit le

9 Juin.

En terminant cette lettre que j'aurais voulu rendre plus consolante, plus pleine de sympathie, laissez moi vous dire quelle part je prends à votre deuil. La mort de Michel a été pour moi le coup le plus dur de ce 9 juin, pourtant si rempli d'émotions. Mais, ayant connu MICHEL en des heures où l'on vit vraiment en homme, au fond de la nature apparaît dans

sa vérité, je l'appréciais et je l'aimais. Permettez moi donc de prier pour lui avec vous et de garder fidèlement en mon cœur le souvenir d'un brave. Croyez, chère Madame, cher Monsieur, en mon entière et douloureuse sympathie et à mon complet dévouement en Notre Seigneur.

Jean GONTHIER

Prêtre de la congrégation de la Mission  
1 place Lucien Laroche  
VANNES (Morbihan)